

## Introduction

Charles GAUCHER, Ph.D.

*Professeur à l'École de travail social, Université de Moncton*

Que les Sourds se regroupent dans des associations, des groupes d'intérêt ou des mouvements de revendication n'a rien de très exceptionnel en ces temps d'appel à la diversité, au pluralisme et à la reconnaissance des singularités. Le « S » majuscule interroge toutefois même les penseurs et les défenseurs des droits humains les plus « ouverts » au respect des différences : que signifie-t-il, qu'implique-t-il et pourquoi est-il nécessaire ? Dépassant les affres de la rectitude politique et le langage revendicatif, ce « S » annonce une quête identitaire qui s'inscrit dans une historicité bien particulière et qui s'énonce dans des termes voulant faire de la différence sourde une particularité culturelle détachée de l'incapacité physique qui la stigmatise. Un « S » qui introduit le Sourd, sans pudeur, ni euphémisation, comme un être enraciné dans un corps différent.

Les réponses à la question « qu'est-ce que l'identité sourde ? » ne vont donc pas d'elles-mêmes et se déclinent en un spectre de raisonnements et de pratiques faisant s'entrechoquer le revendiqué et l'attribué, les logiques communautaristes et le sens commun, les reconnaissances voulues et les classifications imposées. Interrogés sur ce qu'ils sont, les Sourds vont dire leur différence à partir d'un ensemble pluriel de référents : elle est intrinsèque, mais apprise ; stigmatisée, mais choisie ; incorporée, mais culturelle. Ceux qui voient une incohérence dans cette mise en tension de représentations antinomiques, ou encore une preuve de l'in vraisemblance d'un sentiment identitaire sourd dépassant la catégorisation biomédicale, font fi de ce qui anime et fonde l'être au monde : l'identité ne repose ni dans une essence déjà là, ni dans un processus électif totalement subjectif. Ce qui donne une substance sociale à l'être humain relève de ces deux logiques simultanément qui s'entrecroisent dans l'expérience de l'individu. L'identité sourde met clairement en relief cette tension et c'est en ce sens qu'elle doit constituer un objet d'attention particulier pour les sciences sociales.

L'intérêt pour cette singulière identité n'est certes pas étranger à l'enthousiasme des intellectuels envers les *differentialismes* propres à notre temps, mais, de par sa nature, l'identité sourde possède également le potentiel d'interroger le subjectivisme à la mode qui marque les théories contemporaines de l'identité.

Plus que par refus des euphémismes, le Sourd se dit Sourd parce que c'est ce qu'il est : un acteur social qui vit avec une surdité et qui a conscience des implications sociales que cela signifie. Il n'a pas décidé d'être comme il est, mais il a choisi de se représenter sa différence selon un autre registre de représentations. Il n'a toutefois pas abandonné le monde commun : sa différence, pour être reconnaissable, doit être dite et performée dans un univers de sens intelligible par les « entendants », macrocatégorie de « reconnaissants » qui, bien souvent, ne se connaissent pas eux-mêmes. La quête identitaire sourde est donc un acte de résistance à la pression normative des pouvoirs biomédicaux, mais elle est aussi, dans les mots de Giddens (1987), le porteur de nouvelles normativités qui utilisent les ressources d'autorité déjà existantes pour s'émanciper et se libérer de son infirmité. La figure du Sourd permet d'exprimer une différence qui est plus qu'organique, bien qu'elle ne nie jamais son ancrage dans un corps profondément différent.

Comment les pratiques et les discours se mobilisent-ils à l'intérieur de cette identité et des tensions référentielles qu'elle implique ? Deux principaux canaux semblent se dégager des recherches actuelles sur la question. Tout d'abord, la langue des signes, ou plutôt les langues signées, qui sont probablement les vecteurs les plus significatifs de cette identité, comme le sont toutes les langues pour toutes les identités. Elles sont ce point de rencontre entre tous les Sourds du monde, tout en étant des ports d'attache locaux, voire l'expression d'une caractéristique personnelle. Elles identifient les Sourds entre eux et leur permettent d'identifier le monde qui les entoure. Elles mettent au monde les Sourds en leur donnant accès à un ensemble commun de référents qui les autorise à nommer et à comprendre les exigences et les existences de ce monde. Ces langues unissent et spécifient, elles sont des symboles d'une volonté de reconnaissance de la différence sourde partout sur la planète, tout en étant des entités uniques et originales à défendre dans leur contexte particulier. Peu importe les jeux d'aller et retour entre le très général et le très spécifique, elles distinguent les Sourds des non-Sourds. Parce qu'il ne suffit pas de se dire « signeur », c'est-à-dire locuteur d'une langue signée, pour être Sourd ; il faut encore que la langue des signes soit « dans » la personne, qu'elle soit incorporée à l'être. Pour le dire de façon abrupte, la parfaite maîtrise d'une langue signée est presque inconcevable à l'extérieur du corps sourd. La preuve en est de la problématique inclusion des personnes devenues sourdes, des personnes

sourdes qui communiquent aussi bien à l'oral qu'en signes, mais aussi celle des enfants entendants de parents sourds, des intervenants entendants œuvrant auprès des Sourds, des intellectuels entendants travaillant avec la communauté sourde, etc., au sein des dynamiques identitaires sourdes. Leur compétence dans une langue signée ne leur permet certainement pas de revendiquer automatiquement une appartenance à l'identité sourde. Encore ici, la tension que fait émerger la reconnaissance des langues signées comme lien entre les Sourds ne se résume pas au simple désir d'appartenir ou non à l'identité sourde. La figure identitaire du Sourd possède un ancrage normatif qui ne se résume pas à la maîtrise ou non d'une langue signée.

On arrive donc ainsi au deuxième vecteur de l'identité sourde, soit la communauté sourde, qui s'est organisée autour de pôles historiques et géographiques significatifs et qui constitue maintenant un réseau tantôt intégré, tantôt lâche, de structures associatives de toutes sortes ayant pour objectif ultime de regrouper les Sourds entre eux. Mais cette communauté est plus qu'un agglomérat d'associations ; elle est aussi une famille qui existe autour d'activités et d'événements diversifiés. Avec ses militants, ses leaders, mais aussi ses héros et ses figures mythiques, cette communauté ne se contente pas de défendre les intérêts de ses membres, elle est aussi souvent l'endroit où l'on choisit son conjoint et où l'on apprend sur le monde. Pour les Sourds, c'est un lieu très significatif qui, comme pour les langues signées, se décline en une multitude d'affiliations locales, nationales et internationales. C'est aussi un endroit où l'on identifie qui est Sourd et qui ne l'est pas. Par-delà la compétence linguistique nécessaire, il faut être reconnu comme Sourd pour revendiquer son appartenance à l'identité sourde. À travers la langue et la descendance, on délimite les « purs Sourds » des malentendants, les demi-sourds des Sourds profonds. Si être un signeur est la condition *sine qua non* pour revendiquer une quelconque affiliation à l'identité sourde, l'appartenance à la communauté sourde rend tangible cette affiliation, elle la met en pratique. Il s'agit donc non seulement d'être considéré comme compétent en langue des signes pour être de la communauté, mais encore faut-il être un « vrai » Sourd aux yeux de celle-ci (Delaporte, 2002). Cette quête de la pureté identitaire semblerait ailleurs inquiétante, voire alarmante. Pour désamorcer ce problème, l'identité sourde joue sur des niveaux de représentations faisant appel à la fois au « gros bon sens » – par exemple, moins ils entendent et plus les Sourds sont des Sourds-profonds, qualificatif qui est un gage de l'authenticité sourde (Gaucher, 2009) –, et à la fois à des savoirs qui ont produit une relecture sociohistorique de la différence sourde – les Sourds doivent être de culture sourde pour revendiquer leur affiliation à l'identité sourde. L'articulation de ces représentations, que les militants et les intellectuels

associés à la communauté sourde tentent de théoriser, met en dialogue la différence sourde comme particularité tantôt a-historique – la surdité est un fait humain, et donc, le Sourd, même s'il n'est pas inscrit dans l'Histoire, doit avoir existé ailleurs et avant les premières mesures de prise en charge qui témoignent de sa présence – tantôt historiciste – émergeant d'une longue lutte marquée de batailles et de conquêtes, qui ont fait en sorte que les Sourds se sont graduellement « connus » comme groupe identitaire, et ce, surtout à partir des années 1980.

Ces deux canaux de l'identité sourde, les langues signées et les communautés sourdes, sont les vecteurs d'un sentiment identitaire qui, même s'il est présenté comme tel par certains militants ou intellectuels, n'est pas figé ou rigide. Les affiliations expérientielles à la figure identitaire du Sourd sont flexibles et dépassent les modèles communautaristes ou académiques qui ont tenté de sceller une différence sourde par une liste de traits caractérisant les vrais des faux, les purs des impurs. Les Sourds, eux, vont et viennent dans la communauté, participent tantôt intensivement, tantôt occasionnellement, aux activités des associations. Ils oralisent et signent ; ils utilisent certains codes linguistiques dans leur cursus scolaire et la langue des signes avec leurs amis ; ils reçoivent l'implant cochléaire et revendiquent la reconnaissance des langues signées, etc. L'identité sourde est « souple » et inclusive d'un lot significatif d'expériences qui semblent reliées entre elles, tout en étant suffisamment exclusive pour être porteuse d'une figure identitaire relativement stable. Souplesse qui n'est pas sans soulever d'interrogations lorsque, par exemple, certains jeunes vivant avec une surdité profonde, signeurs et très impliqués dans la communauté, disent ne pas se considérer Sourds ; ils sont « qui ils sont » et refusent toute catégorisation, qu'elle soit endogène ou exogène. Aporie d'un individualisme toujours plus radical, ce refus d'appartenance à toute figure identitaire, qui n'est possible que parce que de telles figures existent dans l'univers social les entourant, donne un ton particulièrement contradictoire aux modes d'autodéfinition des nouvelles générations, dans leur façon de dire et de vivre leur différence.

Couplée aux développements des biotechnologies « réparatrices », aux affiliations associatives de plus en plus lâches et aux nouveaux modes d'intégration des enfants sourds, cette résistance identitaire donne à plusieurs l'impression que les communautés sourdes s'effritent, que la survivance des langues signées est menacée et que les Sourds disparaissent. La peur du danger d'extinction a fait naître des discours et des pratiques au sein des communautés sourdes qui sont de plus en plus marqués par un essentialisme attirant l'identité sourde dans un réductionnisme tout aussi néfaste que celui entretenu par les savoirs biomédicaux à l'égard des Sourds. La tension qui existait entre corps différent/

culture différente se fusionne dans une rhétorique ethnique qui laisse poindre le spectre des logiques racistes sous une nouvelle mouture. La menace, si menace il y a, est donc liée à la radicalisation des *différentialismes* qui appellent bien souvent, dans nos sociétés qui se veulent pluralistes, une indifférence généralisée aux quêtes identitaires particulières. Cette indifférence est probablement l'ennemi le plus coriace que les Sourds auront à combattre s'ils veulent que leurs droits, leurs communautés et leurs langues soient reconnus comme faisant partie du bien commun à valoriser et à protéger.

Les textes réunis dans cet ouvrage collectif tentent, chacun à leur façon, d'aborder une ou plusieurs de ces questions qui relèvent souvent de plusieurs disciplines et de plusieurs domaines de réflexion à la fois. Tantôt à l'aide d'une approche historique (Perreault), tantôt à partir d'une démarche socio-anthropologique critique des relectures sourdes contemporaines (Gaucher ; Poirier), ce collectif se voulait une tentative de formulation des origines de la quête identitaire sourde, que ce soit au travers de la reconstruction de leur histoire institutionnelle ou de leurs revendications contemporaines. Cette reformulation faite, le collectif avait également pour objectif de relire les représentations à l'égard de la différence sourde (Benvenuto) et de comprendre ce que ces relectures signifiaient aujourd'hui, tant sur le plan de ses structures associatives (Dalle-Nazébi et Lachance) que de ses nouveaux modes d'appartenance (Virole). Ceci afin de mieux comprendre comment l'identité sourde s'exprime dans l'espace (Comat) et, bien entendu, dans son rapport avec cet élément essentiel de l'être Sourd, la langue des signes (Dubuisson et Grimard). Chacun à leur tour, ces auteurs proposent une lecture différente de l'identité sourde, qui la montre sous la multitude de ses angles, attestant, en un sens, sa pluralité. Loin de susciter de l'indifférence, les Sourds sont donc ici mis au premier plan comme autant d'êtres singuliers interrogeant, parmi nous et avec nous, les fondements de l'identitaire dans les sociétés pluralistes contemporaines.

### Notices bibliographiques

- Delaporte, Y., *Les sourds, c'est comme ça*, Paris, Édition de la Maison des sciences de l'homme, 2002.
- Gaucher, C., « *Ma culture, c'est les mains* ». *La quête identitaire des Sourds au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009.
- Giddens, A., *La constitution de la société*, France, Presses universitaires de France, 1987.